

## LA CHRONIQUE ILLUSTRÉE, 11 avril 1869, p. 3.

La première représentation de *Rienzi* a eu lieu avec une solennité exceptionnelle. Le tout Paris était au complet. Mlle Patti, Mme de Metternich, Milles Marie Roze, Duprez, Roger, toute la critique et tout le dilettantisme, toute la presse et toute la fashion étaient au Théâtre-Lyrique. La salle paraissait un peu houleuse et agitée au début sans avoir rien de la surexcitation fiévreuse de la première du *Tannhauser* [*Tannhäuser*]. C'était une première de l'Opéra par l'éclat avec l'élément, sinon populaire, du moins public en plus, aussi la pièce a-t-elle été écoutée et entendue d'un bout à l'autre, et les manifestations qui se sont produites par intervalles ont assez eu le caractère d'une opinion qui se manifeste, et non l'odieux d'un exclusivisme absurde qui siffle sans écouter et écrase brutalement une œuvre exceptionnelle.

Quelques excentriques, désireux de s'afficher, vociféraient bien quelque peu dans les couloirs. Charnacé allait s'écriant: *Ce misérable de Wagner! Ce scélérat de Wagner!* parmi la foule respectueuse qui le plaignait et se disait: ce malheureux, ce n'est pas sa faute s'il est aussi grotesque, mais sa famille ne devrait pas le laisser sortir. On riait un peu de Foucher qui à chaque acte se plaignait de ne pas avoir encore trouvé le *petit air*, et qui demandait à tous les échos de ce *petit air*; de Banville qui cherchait le vers, de rien d'autres qui parlaient au hasard de mélodie et d'harmonie. Mais l'impression générale était l'admiration, le saisissement, l'émotion. On sentait que ce n'était pas le premier venu qui eût pu intéresser et passionner ainsi avec une œuvre pareille, dégagée des languissements et des attendrissements de l'amour, emplie d'un bout à l'autre du grand souffle du patriotisme et du dévouement.

Nous reviendrons sur *Rienzi*, car un opéra de cette importance ne se peut analyser et juger après deux auditions.

Le premier acte contient des beautés de premier ordre. Il est écrit cependant dans une tonalité uniforme qui jette sur l'ensemble une certaine monotonie; - chose étrange de la part de Wagner qui devait pousser jusqu'à l'abus des modulations!

Il y a dans ce premier acte un *terzetto* qui ne vaut absolument rien du tout. La *coda* avec ses vocalises à l'italienne est du dernier vulgaire.

Le petit duo entre Borghèse et Sternberg n'a pas non plus une grande valeur. Il y a par exemple au début du final une magnifique phrase de violon – celle qui a la coupe et l'envergure des phrases de Meyerbeer.

Le deuxième acte s'ouvre par une phrase de décision et de franchise. Le retour des envoyés est d'une grâce pénétrante et profonde. C'est du vrai Wagner, et cela rappelle la délicieuse chanson du pâtre du *Tannhauser* [*Tannhäuser*]. Mlle Priola a eu avec cela les honneurs de la soirée. Ignorée et obscure hier, elle s'est magistralement et brusquement affirmée devant le public qui a demandé *bis* à grands cris. C'était une véritable révélation; à la fin de l'acte, Padeloup est monté dans la loge de la débutante pour lui annoncer qu'il doublait ses appointements, tant il attachait *de prix... au la* qu'elle avait donné.

La scène qui suit rappelle un peu Meyerbeer: *Je suis un soldat, non pas un assassin.*

La marche et le chœur en *ut* majeur à quatre temps sont splendides. La musique qui accompagne le ballet est réussie quoique peut-être un peu bruyante. La grande scène de la fin est traitée avec une ampleur merveilleuse.

Le cri de guerre du troisième acte est entraînant, mais d'un entrain un peu forcé. Citons l'air de Mme Borghèse, très mélodique mais d'une mélodie banale et terre à terre. On ne reconnaît plus la mélodie éthérée de *Lohengrin*, on trouve, au contraire, une mélodie vulgaire empruntée par Wagner aux opéras italiens dont il avait les oreilles remplies à force de les conduire à l'orchestre. Ce grand cortège est saisissant, mais fatigant et bruyant outre mesure. C'est un déchaînement de cuivres, un abus de sonorité, un usage constant du même rythme, un excès de mouvements qui entraîne d'abord et éreinte au bout de quelques minutes. L'esprit et l'oreille sont également assourdis. Rien qui repose, aucun de ces contrastes que le maître excelle à produire dans ses opéras postérieurs, aucune de ces modulations savamment graduées qui servent de délassement et de repos à l'âme trop violemment tendue par d'énergiques émotions.

Il faut, à partir de la reprise du chœur qui termine le troisième acte, se reposer de l'admiration que vous impose malgré vous la puissance exagérée dans ses manifestations du maestro et attendre pour applaudir la *prière* du cinquième acte, - la perle peut-être de cette partition magnifique malgré ses défaillances et ses lacunes. Après la prière, on n'a plus qu'à prendre son paletot et à courir retenir un fiacre pour s'y précipiter et s'y reposer des fatigantes et nobles secousses de la soirée.

On trouvera dans notre article bien des restrictions qui semblent contredire l'enthousiasme complet de la répétition. Il ne faut point s'en étonner. Dans cette œuvre de transition, de tâtonnements, d'éclectisme, chaque partie prise isolément, et examinée de sang froid, prouve les indécisions et les inspirations multiples du débutant. L'ensemble affirme l'immense force de l'homme de génie futur.

Oui, évidemment, il y a du Meyerbeer, du Weber et du Gluck dans *Rienzi*, mais dominant tout, soulevant tout, remuant tout, énergique et superbe, Wagner mêle à tous ces éléments multiples un élément personnel et puissant. Il souffle sur cette fournaise allumée par des matières hétérogènes et multiples, et en fait jaillir une flamme ardente et personnelle. Certes, *Rienzi* n'est point l'opéra fait pour plaire au vulgaire; on n'y roucoule point, on n'y aime point, on n'y soupire pas. Le musicien est un Corneille débarrassé de préjugés, qui ne veut, pour animer son œuvre, que les viriles ardeurs du patriotisme. Ce n'est point l'œuvre qui aurait plus aux talons rouges du dix-huitième siècle, qui riaient eux-mêmes de leur défaite de Rosbach et de Crauen; ce n'est point l'œuvre qui réveillerait les passions séniles des vieux beaux et des jeunes *crevés*. Mais quand la patrie sera en danger, quand tonnera le canon d'alarme, envoyez le peuple à cette grande école de l'Art, et la salle croulera sous les bravos.

On ne prend pas sa lorgnette, on ne hoche point gentiment la tête, on ne fredonne point dans l'escalier, à *Rienzi*, on se sent le cœur envahi et secoué par je ne sais quelle tempête déchaînée.

Le peuple et le tribun, voilà *Rienzi* en un mot, la bête farouche et hurlante

et le dompteur inspiré, tout *Rienzi* est là. C'est un duo permanent entre la multitude orageuse et changeante comme l'Océan et le maître assez fort pour dompter un moment ces fureurs qui doivent le dévorer un jour. Le peuple, dans *Rienzi*, représente un personnage dramatique comme le bonhomme *Demos* représente un personnage comique dans Aristophane. C'est le dualisme du chœur antique et du héros.

Montjauze [Monjauze] a été magnifique dans le rôle de Rienzi. Sa prononciation vive, incisive, mordante donne un relief magistral au personnage du tribun. Il a compris Wagner, et – pour tout dire en un mot – il est digne de jouer le *Tannhauser* [*Tannhäuser*]. Mme Sternberg, la débutante, a la voix trop chevrotante et le nez trop long. Mme Borghèse est toujours une grande tragédienne lyrique, mais l'organe, hélas! est complètement insuffisant.

*Rienzi* est monté d'une manière vraiment exceptionnelle. La direction du Théâtre-Lyrique n'a rien négligé pour entourer l'œuvre de Wagner de l'éclat et de la pompe nécessaires aux ouvrages de l'auteur du *Tannhauser* [*Tannhäuser*]. La mise en scène, qui n'est qu'un attrait et une attraction de plus pour certaines pièces, est indispensable à tout ce que produit Wagner. La musique ne fait qu'un avec le poème, c'est en quelque sorte une âme et un corps, c'est le drame lyrique dans toute son unité, sa plénitude et son homogénéité. C'est un ensemble et la moindre négligence dans la façon dont on monte l'ouvrage serait une dissonance dans cet ensemble vigoureux. M. Pasdeloup, qui livrait une grande bataille, n'a pas voulu la livrer à demi, il a mérité la victoire qu'il vient d'obtenir par le réel courage avec lequel il a tout exposé pour tout gagner. Il semble qu'il ait communiqué au public une parcelle de son enthousiasme et de sa foi. – Une telle vaillance artistique porte bonheur à un directeur et à un théâtre.

Journal Title:	LA CHRONIQUE ILLUSTRÉE
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	11 APRIL 1869
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	50
Year:	Deuxième année
Series:	None
Issue:	Dimanche 11 avril 1869
Livraison:	None
Pagination:	3
Title of Article:	CAUSERIE MUSICALE
Subtitle of Article:	PREMIERE REPRÉSENTATION DE RIENZI
Signature:	Rémy Fasolla
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal Text
Cross-reference:	None